

Le bal

« Judith, c'est l'heure ! »

Zut, c'est Marc et je ne suis même pas prête !
A toute berzingue, j'enfile ma robe, puis je
me maquille en lui criant que j'arrive.
Je lui répète qu'il ne doit pas partir sans moi.

Je connais Marc depuis la terminale.
Il est drôle, gentil, drôle... ça je l'ai déjà dit,
et puis, il est si beau !
Nous sommes juste amis, en tout bien tout
honneur, mais il est si drôle... oui je sais, je
me répète !
Voilà, je suis prête !
De toute façon il ne peut pas partir sans moi,
c'est moi qui conduis ! Que je suis bête !
Mon Dieu, je n'ai pas de chaussure, elles sont
toutes affreuses, je ne peux pas mettre les
rouges, avec une robe bleue, n'importe quoi !
« Judith ! »
Oui, oui, Marc, j'arrive, une seconde, plus
que mes chaussures !
Je fouille mon placard, je dois choisir ...
vite... ah, voilà, bleues comme ma robe, mais
elles sont vieilles, elles ont moins un an !
Qu'est-ce que je vais devenir...

Je lève les yeux vers la porte de ma chambre. Marc est là, debout, accoudé à l'embrasure, il doit y être depuis un bon moment et je ne m'en suis même pas aperçu !

« Ah tu es là, bonjour, Marc, je n'ai plus qu'à enfiler mes chaussures, tu vois ! » Il n'y a plus à hésiter, des escarpins noirs, ils feront l'affaire. Je lance un dernier sourire à mon ami qui est très patient. Il reste là sans dire un mot, très calme, très charmant, comme à l'accoutumé.

Je lui souris pour le rassurer, après tout, il a l'habitude, je ne suis jamais à l'heure ...

« Enfin, tu es belle comme un cœur, mais nous arriverons les derniers. Tu as vu ? Il est plus de huit heures, il va faire nuit et tu n'as ton permis que depuis un mois, tu vas encore stresser au volant. »

Mais non, qu'est-ce que tu dis là, en un mois, on devient une pro de la route, voyons !

Oh mon Dieu, j'ai oublié le rouge à lèvres.

Je me regarde dans la glace et contemple le magnifique vermillon étincelant qui illumine mes lèvres. Ouf, j'ai eu peur ! Ah mais non,

c'est le parfum, j'ai oublié le parfum.

Je me précipite sur ma coiffeuse, mais le flacon n'est plus là...

C'est pas possible, il y était hier, ou non, ce midi, quand on est allés au cinéma.

Qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ?

« Sur la commode, dans la salle à manger ! » me dit Marc résigné. Evidemment, que je suis gourde, sur la commode ! Rien de plus normal pour du parfum, une commode !

Avec un sourire charmeur à tomber, je passe devant mon ami et me précipite au rez-de-chaussée.

Hum, qu'elle douceur, qu'elle fragrance exquise. Je crois que c'est Marc qui me l'a offert pour ma fête.

« C'est ton père, pour ton anniversaire ».

Je me retourne vers mon chevalier servant, qui sourit. Il me connaît tellement qu'il devine toutes mes pensées !

« Tu es si prévisible ! »

Eh bien, tu aurais dû m'en offrir, je l'aurais mis ce soir !

- Je t'en ai offert déjà plusieurs, mais tu ne les aimes pas.

- C'est ce que tu dis ! »

Je me mire une fois encore dans la psyché que mes parents ont placé dans le salon, qu'elle idée géniale ! Je suis parfaite ! Grande, élancée et radieuse, le sourire à faire craquer tous les mâles de la terre, je suis jeune et vive d'esprit... du moins c'est moi qui le dis.

Nous sortons bras-dessus, bras-dessous quand, arrivés devant la grosse automobile que mon père m'a offerte pour me féliciter d'avoir réussi mon permis la troisième fois, je m'aperçois qu'il me manque mes clés.

Je fouille mon sac, bon sang, mais qu'il est grand, j'ai pu y planquer tant d'affaires ! Ah les voilà enfin, ces fameuses clés.

Marc, de l'autre côté du véhicule, fait mine de dormir, accoudé au toit rouge vif de mon bolide de luxe.

Oh, ça va, tu ne sais jamais où tu mets les tiennes, alors tu peux parler !

- Ma chère Judith, non seulement je n'ai pas à me souvenir où sont mes clés, mais je n'ai pas le permis de conduire. Je me sers de mon vélo et des transports en commun et pour le moment et ça me convient très bien ! »

Je le regarde d'un air dubitatif, et appuie sur le bouton d'ouverture automatique. Les pa-

rents de Marc ne sont pas riches, du moins beaucoup moins que les miens. C'est pour ça qu'il ne veut pas passer son permis, il ne pourrait pas se payer de voiture. Tant pis, je le conduis où il veut, quand je peux. Il est si drôle, mon Marc.

« A gauche, la manette ! »

Il fait nuit, alors je dois mettre mes lumières, mais je ne sais pas où elles sont, Marc, mon ange-gardien, me donne tout de suite la réponse. Comment se fait-il qu'il n'ait pas son permis, il connaît tout de ma voiture !

L'automobile démarre, mes feux éclairent merveilleusement bien la route, on se croirait presque en plein jour ! Je ne comprends pas les gens qui circulent avec des vieilles voitures qui ne sont pas dotées des dernières technologies ...

Tu as peur Marc ? Il ne répond pas, sans doute se cramponne-t-il à la poignée.

« Attention ! » Crie-t-il soudain, le temps que je le regarde pour voir s'il dormait, la voiture part vers le fossé. Heureusement que j'ai des réflexes, en deux temps trois mouvements, j'ai repris le volant et j'ai réussi, après

quelques embardées, à redresser notre route.
Qu'il est peureux tout de même !

Je voulais juste savoir si tu dormais, comme tu ne dis plus rien depuis notre départ.

- Je réfléchissais, simplement. Je ne comprends pas comment tu as pu avoir ton permis, tu parles sans cesse, tu regardes la route quand tu y penses et pourtant tu as ton permis ! »

Mais je suis prudente, ce n'est pas parce que je jette un coup d'œil dans le rétroviseur que je suis dangereuse, au contraire.

Le sujet étant clos, nous arrivons à destination. Ma berline roule sur les graviers qui jonchent la cour d'entrée de la résidence secondaire de notre hôte. Nadège est une de mes amies. En fait, nos pères sont amis depuis toujours, alors nous aussi. Nous passons beaucoup de temps ensemble à faire du shopping, c'est bien, ça nous passe le temps et on rit bien toutes les deux.

Je sais qu'il va y avoir du monde et que des jeunes de bonne famille, ça c'est sûr !

Marc m'accompagne, car je voulais qu'il soit avec moi, tout simplement. Je voulais venir

accompagnée et comme il est mon meilleur ami, j'ai dû insister. Il n'aime pas les soirées mondaines. Il dit qu'il s'y ennue, que les gens parlent de choses dont il ignore tout.

Je ne vois pas de quoi il veut parler.

Enfin, il est là et c'est le principal.

La porte s'ouvre comme par enchantement, le voiturier qui soulève sa casquette en guise de salutations, n'est plus très jeune, il a au moins une bonne trentaine d'années. C'est pas comme ça qu'il réussira dans la vie, le pauvre.

La soirée se passe normalement, toutes les femmes concourent à être la mieux habillée, la plus à la mode ou la plus au courant des dernières nouveautés.

Elles échangent les potins de la haute société, rient et boivent sans se soucier de leurs cavaliers qui discutent de leur côté.

Puis les musiciens prennent place et la musique remplace les voix, couvre les rires, permettant aux invités de retrouver leurs compagnons pour danser.

Le bal bat son plein, il est plus de minuit.

Marc danse, un peu forcé, mais n'est-il pas venu pour accompagner Judith ?

Les heures passent au rythme des bouteilles qui se vident, quand arrive le milieu de la nuit où, fatigués, les invités prennent congé.

Marc, où es-tu ? Je suis bien venue avec lui ? Nadège me répond qu'il est rentré il y a plus d'une heure avec Mégane et Léonard. « Tu lui as dit bonsoir, je te rappelle ! » Nadège est impayable, on peut compter sur elle, elle connaît tout et elle est au courant de tout. C'est elle qui nous a invités ce soir.

Ah, il m'a dit qu'il partait sans moi ... je ne m'en souviens plus. Tant pis, je rentre.

« Tu ne vas partir maintenant, nous sommes encore un petit cercle d'amis, joins-toi à nous, on va discuter. »

Je ne veux pas, je me sens un peu lasse. En consultant ma montre, je constate qu'il est ... voyons, il me faudrait des lunettes d'après soirée, bon sang ... environ cinq ou six heures et presque vingt ou trente minutes.

Quoi, mais le jour va se lever bientôt alors ! Je dois rentrer. Où sont mes clés ?

Après une fouille en règle de mon sac à main, je me souviens que le voiturier les a gardées avec lui quand il est allé garer la voiture. Que je suis sotte alors !

« Bonne route mademoiselle, soyez prudente. Vous êtes certaine de vouloir prendre le volant ? »

Pourquoi il me dit ça, lui ? Les lumières... ah oui, à gauche...

Les pneus écrasent les graviers et me voilà en route vers mon lit. Ah que je serai bien à dormir, je me sens si lasse. Sans doute l'absence de Marc me pèse trop. Il aurait pu m'attendre quand même, demain, non, tout à l'heure, car on est déjà demain... je lui dirai deux ou trois mots sur son comportement....

L'accident

C'est fou ce qu'il peut faire noir, la nuit, dans nos régions ! Le tableau de bord est si beau, il paraît que je peux en changer la couleur. Voyons, oups, encore un peu et je me prenais le fossé. Je devrais être un peu plus attentive. Qu'est-ce que c'était bien cette soirée !

Gilles a été charmant, je me demande s'il n'en pince pas un peu pour moi. Il m'a invité si souvent à danser, il m'a parlé de lui. Oui, un peu trop même. Je le connais depuis combien de temps... au moins deux ans, oh facilement, c'est dingue ce que le temps passe.

Et Hervé, alors là celui-là, ce qu'il peut être con, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi stupide. Si je lui parle de mon blush, il me regarde avec des yeux ronds, comme s'il ne savait pas ce que c'était. Par contre, pour ce qui est de parler de foot, alors là, il est n'arrête plus, un vrai moulin à paroles, ce type !

Le ronronnement du moteur finit par apaiser les idées de Judith, elle se sent bien. Les vapeurs d'alcool ont maintenant envahi tout l'habitacle de la voiture, elle sourit béatement à la vie, à la soirée, à ce qu'elle est, autant

qu'au bonheur de se savoir si attirante. Le temps de jeter un œil au rétroviseur intérieur pour s'assurer qu'elle est toujours aussi bien maquillée, la voiture fait une embardée et cogne quelque chose dans un bruit sourd.

Le choc la ramène à la réalité. Judith appuie à fond sur la pédale centrale provoquant un arrêt brutal de la berline. Du coup, le moteur cale.

Bon sang, ce n'est pas possible, qu'est-ce qui se passe ? Judith regarde autour d'elle, hagarde. Il n'y a plus un bruit, seule la nuit resserre son étau autour d'elle. Heureusement que la voiture a encore ses phares qui fonctionnent. Je ne vais quand même pas descendre. J'ai peur.

Je fouille dans mon sac pour y trouver une petite bombe que Marc m'a donnée pour me défendre en cas d'attaque. Elle me sera utile. C'est Marc qui me l'a offerte ou c'est papa ? A moins que ce soit José, quand on sortait ensemble... Zut, je ne me souviens plus, et en plus je ne trouve plus cette satanée bombe qui est sans doute perdue dans tout ce foutoir. J'ai déjà vu des films d'horreur. Ça com-

mence souvent de cette façon, une femme perdue la nuit, une panne de voiture... moi c'est différent, ma caisse roule encore. Enfin, je crois. Et puis elle est attaquée par des monstres, ou des zombies, en fait c'est des monstres les zombies !

Ah, voilà la petite bombe, j'ai eu peur. Ça fait longtemps que je l'ai, si ça se trouve elle ne fonctionne plus... J'appuie sur le bouton, juste pour voir. Un jet en sort faisant un bruit infernal déversant sur mes jambes un produit glacial, les yeux me piquent, j'éternue. Il marche encore bien, quelle gourde, pourquoi j'ai appuyé sur ce foutu bouton !

Mais au fait, qu'est-ce que je voulais faire ?

Les yeux encore irrités, Judith regarde autour d'elle, la nuit est toujours là, envahissante, stressante et étouffante. Devant, le faisceau des phares éclaire le bord de la route, l'herbe, les insectes qui viennent s'y perdre et le noir, toujours...

La tête lui tourne, elle est fatiguée. Soudain, quelque chose d'indescriptible se passe, une envie irrépressible de rendre tout ce qu'elle a mangé depuis sa naissance, remonte à la surface. Elle ouvre la porte de toute urgence,

sort du véhicule et se précipite devant la voiture, devant les phares pour déverser un liquide immonde, offrant une puanteur sans pareil à la nature. Des soubresauts violents reprennent ne laissant plus rien sortir ; son estomac est vide.

Quelle horreur, mes chaussures bleues ! Elles sont foutues.

La vue de ce tas encore chaud d'où émane une odeur âcre et nauséabonde, lui fait presque tourner de l'œil. Judith est fatiguée, lasse et perdue.

Maman, papa, qu'est-ce que je dois faire ? A nouveau un soubresaut qui vient du plus profond de son ventre ; une crampe gigantesque ; mais rien de sort.

La fraîcheur de la nuit lui fait du bien. Judith prend une grande inspiration. Elle crache quelques restes qui sont encore dans sa bouche. Je ne boirai plus jamais d'alcool, c'est juré !

Oh mon Dieu, le phare ! Il est cassé, mon père va me tuer, s'il voit ça. Mais qu'est-ce que je vais faire...

C'est alors que des lumières d'un véhicule apparaissent au loin, Judith se cache en vitesse du côté du fossé.

Il ne faut pas qu'on me voie comme ça, je suis trop moche et puis je pue, c'est une infection. Pourvu qu'on ne me voit pas !

La voiture qui roule à vive allure, ne s'arrête pas.

Judith sourit, elle sait que son apparence est sauve. Elle écarte une jambe pour frotter son pied afin de se débarrasser des immondices qui le recouvrent, mais ce n'est pas de l'herbe qu'elle rencontre. Elle se retourne pour voir une masse sombre allongée sur le sol.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Une bête ? J'ai écrasé une grosse bestiole, c'est sûr.

Elle se retient à peine de crier. Judith se met debout et s'approche de la forme qui se confond avec le noir de la nuit. Au loin, au-dessus de la campagne, une lueur commence à paraître à l'horizon.

Le jour se lève doucement.

La bête porte un manteau sombre, une capuche et elle ne bouge plus.

Ce n'est pas un animal, c'est un homme. Qu'est-ce qu'il fait là ? Oh bon sang, mais il

est mort ! Je le secoue de toutes mes forces en hurlant. Réveillez-vous, vous ne pouvez pas être mort, vous n'avez pas le droit. Qu'est-ce que je vais devenir moi ? Monsieur, debout, vite, j'ai froid !

Malgré ses adjonctions, le corps demeure inerte dans la nuit devenue froide. Le vent balaye la nature et les espoirs de voir se lever l'homme que Judith vient de tuer.

Ses mains se mettent à trembler, dans un mouvement incontrôlable, ses yeux sont exorbités, elle ne sait plus quoi faire. « Monsieur, non, c'est pas drôle, levez-vous et partez, vous me faites peur ! »

Seuls les oiseaux de nuit ont entendu son appel. Elle se met à pleurer, comme un enfant qui a fait une bêtise et qui ne sait pas comment l'annoncer à ses parents.

Alors, une idée géniale lui traverse l'esprit, Judith se précipite à l'avant de la voiture où elle a laissé son sac à main, le saisit avec nervosité et reprend une fouille pour tenter d'y trouver son smartphone.

Oui, ouf, il est encore chargé. Allo Marc, mais répond nom d'un chien, répond !

Allo ! Elle hurle, elle crie, elle est désespérée.

Quelle conne, je n'ai pas fait le numéro, c'est pour ça qu'il ne répond pas.

Le souffle court, les mouvements imprécis, ses doigts tremblants composent le numéro du mobile de son ami.

Ça sonne une première fois. Judith s'impatiente déjà. Alors ça vient oui, qu'est-ce que tu fais ? S'il te plaît, répond...

« Allo ?

- Marc, vite, viens j'ai besoin de toi, j'ai tué un animal avec un manteau, vite, il fait froid et j'ai vomi, beaucoup. Je ne boirai plus, je te le promets. Si tu avais vu ça, c'est horrible, j'en ai plein les chaussures !

- Tu sais l'heure qu'il est Judith ? Tu m'as réveillé. Et puis je m'en fiche de tes pompes. Rendors-toi !

- Ne raccroche pas, je te dis que j'ai tué une bête. Non, non, ce n'est pas une bête, c'est un homme, je crois. Marc, je t'en prie, viens, vite ! » Le ton implorant, alerte son ami, il se redresse dans son lit, allume la veilleuse et constate que son réveil affiche 5 h 43.

« Calme-toi, Judith, et raconte-moi tranquillement. D'abord, dis-moi où tu es. »

Mais dehors, je roulais et puis... et puis je n'en sais rien, je ne me souviens plus, Marc,

j'ai oublié ! Viens vite, j'ai peur.

– Attends une seconde, je te localise. »

Marc manipule son mobile pour mettre en marche une application, tape quelques informations et attend pendant que son amie gémit à l'autre bout du fil. Elle parle de ses rencontres de la soirée, de son malaise et de son renvoi tellement malodorant et repoussant, de la bête couchée et qui ne veut pas lui parler...

« Ça y est, je vois où tu es, tu ne bouges pas, je m'habille et j'arrive. »

Où veux-tu que j'aille ? La bête est morte. Je suis toute sale en plus...

Marc ne met pas beaucoup de temps à s'habiller ; il saute dans son pantalon, enfle une chemise et un pull, puis se précipite dans l'entrée en prenant garde à ne pas faire trop de bruit pour ne pas réveiller ses parents qui dorment encore à cette heure.

Le froid est vif, le vent ne l'encourage pas à sortir, mais la voix implorante de Judith l'incite à enfourcher son vélo et à pédaler avec ardeur.

Il lui faudra plus d'une demi-heure pour arriver, car il fait froid et Marc est fatigué.

Partagé entre la colère d'avoir été réveillé si tôt et la crainte que Judith ait eu un accident, il accélère le mouvement. Ses jambes sont dures, elles commencent à se plaindre en le faisant souffrir, son souffle devient plus rapide, plus fort et haletant. Malgré la fraîcheur et le vent de plus en plus présent, des gouttes de sueur commencent à perler sur son front. C'est ça l'amitié, se dit-il, à n'importe quelle heure, de n'importe où, être toujours prêt à porter secours. Il pense à la soirée, au bruit, à la musique et à tous ces inconnus d'un autre monde, d'une autre société que la sienne. C'était encore un geste d'amitié que celui d'avoir accompagné Judith. Il n'en avait aucune envie, car il préfère les copains, les matches à la télé et les sorties entre amis, en petit comité, à rire et à discuter sur des sujets légers et drôles. Comment une fille comme Judith et un gars comme lui ont pu se lier d'amitié ? Ils ne ressentent aucune attirance l'un pour l'autre, non, c'est vraiment de l'amitié, quasi fraternelle. Judith et Marc n'ont ni frère ni sœur. Peut-être est-ce pour ça qu'ils se sont trouvé un point commun qui les

a rapprochés. Et puis, au fil du temps, Marc est devenu le confident, le conseiller, l'ami de Judith. Celui qui est là pour elle, qui va où elle veut qu'il aille et qui lui est indispensable pour ne pas se sentir seule.

Marc souffle maintenant très fort, son cœur bat à tout rompre, ses oreilles bourdonnent au point qu'il n'entend pas le chant des oiseaux ni les rares voitures qui le dépassent. Il faut qu'il arrive rapidement, Judith doit avoir peur, elle a froid et a besoin de lui. La nuit s'estompe en laissant place à une pâle lueur. Sans doute le soleil se fera rare aujourd'hui. Les nuages tapissent déjà le ciel en grande partie. Pourvu qu'il ne pleuve pas !

Au loin, sur le côté gauche, la grosse voiture de Judith est arrêtée sur le bas-côté, de travers, la porte du chauffeur encore ouverte.

Marc ralentit, il est encore un peu loin, mais il veut voir où est son amie ; il veut faire le point de la situation au plus vite. Les feux sont encore allumés, le moteur est éteint, mais aucune trace de la jeune fille.

A peine son but atteint, il descend de son vélo et le jette dans l'herbe, traverse la route en courant, affolé de ne pas voir Judith.

Derrière la voiture, sur l'herbe, elle est au pays des rêves. Comment peut-elle dormir dans une telle situation ? Elle doit avoir pris une sacrée cuite, se dit Marc.

Puis il voit la masse allongée sur le sol, à deux mètres à peine de Judith. L'individu lui montre son dos, sombre. Il porte un pantalon en jean, comme bien des gens. Il est inerte.

Marc se précipite sur le corps, en fait le tour pour voir le visage, mais la capuche le recouvre de trop, du sang séché parsème le sol autour de lui.

« Il est mort, je te l'ai dit. »

Judith a la bouche pâteuse, elle parle de façon indistincte, ses yeux sont encore dans le vague. Elle tremble, non parce qu'elle a peur, elle ne peut plus craindre quoi que ce soit maintenant que Marc est là, mais parce qu'elle a froid.

Le spectacle est désolant. Judith est adossée à la roue de son véhicule, elle est toute décoiffée, sa robe est sale, ses jambes et ses chaussures sont tachées et quelques restes de ses exploits alcoolisés sont encore collés à ses bas. Marc est dépité.

« Il faut prévenir la police. Tu ne l'as pas fait exprès, tu ne risques pas grand-chose à part ton taux d'alcool...

- Tu te rends compte, je ne peux pas aller comme ça voir les flics, je suis affreuse !

- Mais il ne s'agit pas de ça, il y a un cadavre dans le fossé, tu comprends ça, Judith, un cadavre ?

- Si ça se trouve, il était mort avant. »

Devant tant de mauvaise foi, Marc ne répond rien. Judith tente difficilement de se lever. Puis elle se dirige vers le mort, le regarde d'un air désabusé et dit « Je prends les pieds et toi la tête.

- Pour quoi faire ? Tu es folle ?

- On va le mettre dans le coffre et on va s'en débarrasser. Laisse-moi faire, j'ai mon idée. »

Abasourdi, Marc ne sait pas quoi répondre, du coup, il saisit les épaules de la victime et attend que Judith revienne de la voiture où elle est allée ouvrir le coffre.

Le corps pèse une tonne.

Du sang, maintenant, il manquait plus que ça ! J'en ai marre Marc, tu m'as vue ?

Le jeune homme claque le capot, regarde son amie qui est vraiment dans un piteux état.

« Et maintenant, on fait quoi ? On précipite la

voiture dans un ravin et tu pries pour qu'elle brûle et qu'on ne la retrouve jamais ? Qu'est-ce que je fais, moi, à t'écouter. Tu es ivre, tu ne sais pas ce que tu fais et je t'obéis !

- Je ne suis pas saoule, d'abord. J'ai vomi, j'ai dormi et maintenant je vais très bien ! Viens, nous allons nous débarrasser du bonhomme. »

Avec un sang-froid étonnant, la jeune femme monte dans sa voiture, met le moteur en marche et incite Marc à la rejoindre.

« Et mon vélo, je ne peux pas le laisser là.

- On viendra le chercher plus tard, monte ! »

Le moteur ronronne, le véhicule avance lentement. Les deux passagers ne prononcent pas une parole, n'échangent pas un regard. Ils viennent de faire une chose qu'ils regrettent déjà. Judith accélère, il faut en finir avec cette histoire. « Nous allons sur un chantier de mon père ». Marc a entendu, mais il ne dit rien, il ne comprend toujours pas l'intention de son amie.

Elle gare son véhicule près d'une cabane qui sert aux ouvriers puis en sort d'un geste décidé. « Trouve une pelle, vite, je vais voir où on va le mettre ».

Après de très longues minutes à creuser dans un endroit prêt à recevoir les fondations d'une maison, le cadavre est jeté au fond du trou, puis recouvert de terre.

« Demain ou après-demain, les ouvriers viendront couler une dalle de béton et on en parlera plus ». Épuisé, Marc regarde fixement son amie qu'il ne reconnaît pas. Elle qui est si coquette, si distraite et superficielle, montre une autre facette de son caractère dans les moments difficiles.

« S'il pleut, personne ne pourra voir le trou que nous avons creusé, toute trace de notre passage sera effacée. » Affirme-t-elle.

A nouveau dans la voiture, ses nerfs lâchent, elle se met à pleurer la tête sur le volant. Que je suis moche. Je pue et je suis toute décoiffée !

Marc, encore surpris par la réaction de Judith, sourit en retrouvant ainsi son amie telle qu'il la connaît.

Puis, après un moment à se remettre de leurs émotions, les deux jeunes retournent sur le lieu du crime pour monter le vélo dans le coffre, à la place du cadavre.

Quand les amis se quittent harassés, ils se promettent de se revoir dans la journée pour faire le point.

Le vent a forci, le froid est vif et les nuages sont de plus en plus noirs. Il commence à pleuvoir. Cette journée d'automne ne commence pas bien du tout, se dit la jeune fille en rentrant sans faire de bruit dans la résidence de ses parents.

A peine dans sa chambre, elle se débarrasse de ses vêtements, prend une douche et se jette sur son lit. Elle se laisse alors entraîner vers des rêves agités...

Judith et Marc

Jean Verdiais était un homme d'une bonne cinquantaine d'années qui avait réussi dans les affaires. Il avait créé sa propre entreprise de travaux publics qui tournait particulièrement bien.

Sans doute ses affaires lui avaient-elles pris trop de son temps, car il avait dû attendre d'avoir plus de trente-cinq ans avant de voir sa descendance assurée. Sa fille Judith était le trésor de sa vie, la raison de son existence et son seul amour avec sa femme. Autant, dans le métier, Monsieur Verdiais était un homme qui savait ce qu'il voulait et ne changeait jamais d'avis, autant le loup se transformait en mouton en présence de l'une de ses deux femmes.

Agnès Licorne, avait épousé Jean un jour de 15 août, sous un soleil resplendissant. L'augure était bon pour que leur vie fût la meilleure possible.

Quand leur fille est née, la mère la reçut comme un cadeau du Ciel au point qu'elle en fit la nouvelle merveille de ce monde.

Judith était donc une jeune fille merveilleuse, aux dires de ses parents, une ingénue tombée du ciel pour les jeunes garçons qui la côtoyaient et la meilleure des amies pour Marc Belloch'.

Mais il ne fallait pas s'y tromper, car la jeune demoiselle n'était pas si innocente qu'elle en avait l'air. Elle savait à ravir se travestir en femme du monde, aussi bien qu'en grosse gourde maladroite, si les circonstances le demandaient.

Mais qui est-elle en vérité ?

Nul ne le sait vraiment, mais chacun l'aime, la contemple ou profite de sa présence d'une manière ou d'une autre.

Après avoir passé son bac littéraire avec la mention bien, elle trouva que de faire une pause dans ses études, aux frais de son paternel, était une idée fort intéressante, qu'elle mit en pratique le lendemain de l'attribution de son diplôme.

« Mon papounet, je dois apprendre la vie avant de savoir ce que je vais en faire. C'est une grande évidence et je ne comprends pas pourquoi tout le monde n'en fait pas de

même. Maintenant que j'ai mon Bac, il me faut voir comment est la société. Je vais prendre une année sabbatique pour voir ce que je pourrais faire de ma vie. Bien entendu, si tu es d'accord »

Son sourire charmeur, une fois encore, eut raison de la volonté de son père qui trouva l'idée intéressante et apporta tout son soutien au projet de sa fille bien aimée.

« Ma chérie, tu as raison. Ah si j'avais eu une aussi bonne idée, j'aurais peut-être fait de ma vie, autre chose

- Parce que d'être ma femme ne te convient pas, peut-être ?

– Bien sûr que si, mon chéri, bien sûr. Ce que je voulais dire, c'est que j'aurais peut-être fait des études, j'aurais parcouru le monde... Que sais-je ? Bravo, ma fille, je suis fière de toi, tu as toujours d'excellentes idées ! »

Judith se présenta d'abord à une agence de mannequinerie qui lui proposa aussitôt un contrat. Fier, son père lui offrit une collection de robes que sa mère et elle allèrent choisir dans les meilleurs endroits de la Capitale.

La jeune fille, fidèle à son projet, refusa le contrat, car elle ne se sentait pas prête à tra-

vailler. « Je dois m'assurer qu'il n'y a pas d'autres opportunités plus favorables pour moi, avant de me lancer » expliqua-t-elle. Elle prit donc les robes, mais pas le métier.

Ensuite, elle passa son permis de conduire qu'elle eut l'heur de réussir dès la troisième fois. Sans doute un numéro de charme spécial avait-il joué en sa faveur, car la pauvre fille, comme nous l'avons vu, n'est pas vraiment *un as du volant*.

Pour célébrer sa réussite, son père lui offrit une superbe et grosse berline rouge vif...

Judith Verdiais était née dans un cocon qu'elle n'était pas prête à quitter...

Marc Belloch', son ami, était fils de pêcheur et de maraîchère. Quand son père, Loïk, s'aperçut que le mal de mer l'empêchait de vivre pleinement sa vie au fil de l'eau et décida, sur un coup de tête, de tout quitter pour emmener sa famille vivre en ville. Il ouvrit un commerce de poissonnerie qui occupa son épouse d'abord, puis son fils à ses moments perdus.

Pour mener à bien leur projet, ils durent vendre la petite maison de pêcheur que ses parents lui avaient léguée trois années plus tôt, s'endetter jusqu'au cou pour acheter leur magasin et vivre chichement, afin que leurs fins de mois fussent conformes à leurs attentes.

Marianne Boucheron, une Normande depuis des générations, avait rencontré Loïk alors qu'elle passait des vacances à Keriolet, une petite commune du Finistère. Elle avait dix-huit ans. Il n'aimait déjà pas la mer qui le rendait malade, disait-il, alors il patientait sur le quai, dans la journée, que son père revienne de la pêche pour lui donner un coup de main à sortir les cagettes et à les porter aux restaurants du village.

Marianne, qui aimait accompagner sa mère pour faire les courses sur la place, trouva dans ce jeune garçon, un charme qu'elle seule pouvait voir. Car le pauvre Loïk louchait un peu, probablement à cause de son nez trop long et avait un sourire qui ressemblait plus à une grimace qu'à un appel à l'amitié.

Pourtant, la belle Marianne qui était tout son contraire physiquement, en tomba immédia-

tement et follement amoureuse.

Elle était la fille unique du crémier d'un petit village près de Condé-sur-Noireau.

Faut-il voir une forme d'hérédité, mais l'union de Loïk et Marianne ne donna naissance qu'à Marc, leur seul enfant...

Le gamin était beau et intelligent comme sa mère, sage comme son père.

Marc entra dans la même école que Judith dès la classe de seconde. Comme il ne restait en cours de français qu'une place à côté de la jeune fille, c'est là que le destin les fit donc se rencontrer.

Très vite, un regard, un sourire, leur suffisait à se comprendre. Parfois même, elle n'avait pas dit un mot que Marc le prononçait pour elle. Il y avait entre ces deux êtres, comme une sorte d'osmose, que personne ne pouvait comprendre.

Dès lors, ils passèrent le plus clair de leur temps ensemble, à préparer leurs devoirs, aller au cinéma ou au restaurant en compagnie, soit des amis de l'un ou de l'autre, qui ne se mélangeaient pas.

Car n'étant pas issu du même milieu, chacun avait conservé ses relations amicales.

Après quelques expériences de soirées communes malvenues, Judith décida que plus jamais ils ne devraient faire de mélange des genres et qu'elle concédait à participer à quelques *sauteries* de bas étage avec les amis de Marc, si ce dernier l'accompagnait aux soirées de ses amies.

Jamais Judith n'eut envie de Marc, comme il n'eut envie d'elle. Leur relation resta toujours amicale voire fraternelle.

Marc Belloch', son baccalauréat en poche, prit la décision de se diriger vers des études de français. Il envisageait de trouver un travail dans l'enseignement ou d'ouvrir un jour une librairie, car son plus grand plaisir était la lecture. Il avait toujours eu cette passion des ouvrages.

Marc était un intellectuel qui avait tout appris par la lecture. Il était incollable en géographie, histoire et la connaissance des civilisations anciennes et modernes.

Judith et Marc savaient donc qu'ils étaient faits pour vivre l'un aux côtés de l'autre, mais pas ensemble.